
L'examinateur - Vous êtes une petite sotte ! vous n'avez pas pu résoudre vos problèmes, allez vous asseoir ! à une autre ! en voilà une qui parait plus intelligente que vous.

Numéro d'inventaire : 1983.00842

Auteur(s) : Cham

Type de document : image imprimée

Éditeur : Martinet (Maison) (172, rue de Rivoli et 41, rue Vivienne Paris)

Imprimeur : Destouches

Période de création : 3e quart 19e siècle

Date de création : 1864 (restituée)

Collection : Le Charivari. Actualités. ; 405

Description : gravure de presse d'après lithographie feuille de journal découpée Dimensions de la feuille : 441 x 305

Mesures : hauteur : 208 mm ; largeur : 186 mm

Notes : Scène scolaire représentant deux demoiselles devant un tableau noir interrogées par un vieillard avec une faux, à genoux portant des ailes d'ange. Les deux demoiselles portent une robe dont le jupon est orné de deux dates, 1863 celle qui hésite sur la question polonaise et 1864 celle qui semble savoir. au-dessus du tr. c. : "Actualités". au-dessous du tr. c. : "M.on Martinet, 172, r. Rivoli et 41, r. Vivienne" - Lith. Destouches, 28, r. Paradis P.re" Signature dans la gravure : "Cham 87". Cham : Noé (Comte Amédée Charles Henri de) : dessinateur et caricaturiste français (1819-1879). Destouches Imprimeur lithographe 28, rue Paradis-Poissonnière. A produit entre 1853 et 1869 des affiches et des travaux publicitaires. gravure extraite de "Le Charivari" du 4 janvier 1864 (datation restituée au crayon papier)

Mots-clés : Iconographie (personnages et événements liés à l'histoire de l'Education, sauf pédagogues)

Contrôle des connaissances

Filière : aucune

Niveau : aucun

Autres descriptions : Langue : Français

Nombre de pages : n.p.

ill.



L'EXAMINATEUR.—Vous êtes une petite sotte ! vous n'avez pas pu résoudre vos problèmes, allez vous asseoir ! à une autre ! en voilà une qui paraît plus intelligente que vous .

4 janvier 64

n'allait pourtant pas mal. Ça n'est pas en Angleterre, patrie de l'indépendance, que l'on empêcherait un innocent jeune homme de jouer de la clarinette ; j'ai envie de passer la Manche, mais il faudrait payer le paquebot.

Casimir serra sa clarinette dans sa poche et erra à l'aventure à travers les rues de la capitale.

Une autre idée lumineuse lui traversa l'esprit.

— J'ai porté à Mme Moutonnet une charmante bombonnière ; je vais me rendre chez elle. Comme c'est à peu près l'heure où elle dîne, elle m'invitera probablement à prendre place à sa table. Je ferai d'abord quelques cérémonies, mais je finirai par accepter.

J'ai trouvé un closer pour aujourd'hui ; demain arrivera que pourra.

Rien ne m'empêche de ma donner une indigestion.

J'en aurai pour trois jours.

Quel bonheur !

Casimir se présente chez Mme Moutonnet. Elle dinait en ville.

Quel contre-temps !

Casimir au désespoir se mit de rocher à errer sur les boulevards, espérant rencontrer quelqu'un qui l'emmènerait dîner.

Cela arriva quelques fois.

Il se joia en effet dans un de ses amis.

— Tiens, Paul, je voilà ! Où vas-tu ainsi ?

— Je me dispose à aller dîner, répond Paul.

— C'est comme moi.

— Es-tu invité quelque part ?

— Non.

— Veux-tu que nous dinions ensemble ?

— Très volontiers.

Casimir se crut invité ; il était au septième ciel.

Ils entrèrent dans un restaurant où ils firent un petit dîner fort simple mais très convenable.

Le garçon apporta l'addition.

Les deux amis se regardèrent et tous deux portèrent la main à leur poche.

— Sais-tu ? s'écria Paul, j'ai perdu mon portefeuille.

— Moi aussi, ajouta Casimir qui feignait un profond étonnement.

— Il contenait quatre-vingts francs.

— Dans le mien il y avait au moins cent-quinze francs.

Paul laissa en gage des boutons de manchettes, Casimir son épingle de cravate.

— Mandis Paul, tu m'as joué un mauvais tour, se dit Bigorneau en quittant son ami.

— Mauvais farceur, pensa Paul, tu étais comme moi sans le sou.

Pour oublier cette mésaventure, Casimir Bigorneau continua sa promenade à travers les rues.

Il fut sur un mur l'affiche que voici :

Il a été perdu une petite chiene bayonnaise. Deux cents francs de récompense à qui la rapportera.

— Sais-tu ? s'écria Casimir, voilà qui ferait bien ma affaire.

Et tout en disant cela il marcha sur la patte d'une petite chiene qui se mit à hurler.

— Prodigie inattendu, cette chiene répondait en tout point au signalement de l'affiche.

Sans hésiter, Casimir plia la petite bayonnaise dans son chapeau et courut la porter à la personne à qui elle appartenait.

— Monsieur, dit une vieille marquise, la propriétaire de la chiene, vous me sauvez la vie.

Elle se jeta dans les bras de Casimir.

— Maintenant, permettez-moi de vous donner la récompense promise.

— Oh ! madame, je...

— Si vous ne voulez pas accepter ces deux cents francs, je les donnerai aux pauvres de mon arrondissement ; je suis justement dame patronesse.

— Madame, je préfère les garder, je connais un pauvre jeune homme qui sera enchanté de les avoir.

— Les voilà donc.

Que de gens le 4 janvier voudraient, comme Casimir Bigorneau, trouver une chiene bayonnaise !

A. BRUNO.

